

Beautiful SACRIFICE



« Quelle plus belle
preuve d'amour
que le sacrifice ? »



JAMIE McGUIRE

Beautiful Sacrifice

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

BEAUTIFUL DISASTER
N° 11552

WALKING DISASTER
N° 11572

BEAUTIFUL WEDDING
N° 11583

BEAUTIFUL OBLIVION

BEAUTIFUL REDEMPTION

MME MADDIX
(Numérique)

RED HILL

MONSTERS
(Numérique)

JAMIE
McGUIRE

Beautiful Sacrifice

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agnès Girard*



Titre original :
BEAUTIFUL SACRIFICE

© Jamie McGuire, 2015

Pour la traduction française :
Éditions J'ai lu, 2017

*À mes ambassadrices européennes :
Jasmin Häner, Katerina Fojtu et Nina Moore.*

1

La petite salle était bondée. Le niveau sonore m'évoquait le rugissement d'un incendie – des graves et des aigus, un grondement sourd, continu, qui montait en intensité comme on s'en approchait. Je bossais depuis cinq ans comme serveuse au *Bucksaw Café* pour Chuck et Phaedra Niles, et côtoyer autant de gens impatientes, affamés, jour après jour, me donnait parfois envie de mettre le feu à cet endroit. Ce n'était pas la clientèle du déjeuner qui me faisait changer d'avis et revenir, mais le bourdonnement confortable des conversations, la chaleur de la cuisine, et le doux sentiment de liberté que me procurait le fait d'avoir coupé bien des ponts.

— Falyn, bordel ! lança Chuck en essayant de ne pas transpirer au-dessus de la soupe.

D'une main, il remua la cuillère dans la marmite qui bouillonnait devant lui. Je lui jetai un torchon propre.

— C'est quoi, cette chaleur ? se plaignit-il. On est dans le Colorado, merde. Je suis venu m'installer ici parce que je suis gros. Les gros n'aiment pas avoir chaud.

— Alors peut-être que tu devrais travailler ailleurs que devant un fourneau, répondis-je avec un sourire ironique.

Le plateau me sembla lourd lorsque je le soulevai, mais pas autant qu'à mes débuts. Aujourd'hui, chargé de six assiettes bien garnies, il ne me faisait plus peur. Je reculai, poussai les portes battantes d'un coup de derrière.

— T'es virée ! aboya Chuck en épongeant son crâne chauve avec le torchon en coton qu'il lança ensuite sur le plan de travail.

— Non, c'est moi qui démissionne !

— T'es pas drôle !

Il se pencha en arrière pour s'éloigner un peu de la chaleur.

Pivotant en direction de la salle, je m'arrêtai brièvement et embrassai du regard les vingt-deux tables et douze tabourets de bar occupés par des gens de toutes sortes. Employés de bureau, familles, touristes, habitants du quartier. Selon Phaedra, il y avait même une auteure de best-seller à la table treize, en compagnie de son assistante. Je me redressai, pour compenser le poids de mon plateau, et remerciai d'un clin d'œil Kirby qui déplaçait la table d'appoint pour me faciliter la tâche.

Je posai une première assiette devant Don, l'un de mes clients réguliers, et le plus généreux pour ce qui était des pourboires. Il remonta ses épaisses lunettes sur son nez et se cala sur sa chaise en retirant le chapeau de feutre – sa marque distinctive. Sa veste en toile était un peu usée, tout comme la chemise et la cravate qu'il portait tous les jours. Quand il n'y avait pas trop de monde, je l'écoutais me parler de Jésus et de sa femme, qui lui manquait tant.

La longue queue de cheval brune de Kirby se balançait tandis qu'elle débarrassait une table près de la vitrine. Un bac de plastique gris chargé de couverts et d'assiettes sales calé contre la hanche, elle me rendit mon clin d'œil en se dirigeant vers la cuisine, où elle resta juste le temps de confier sa vaisselle sale à Hector. Quelques instants plus tard, elle reprenait sa place d'hôtesse d'accueil à l'entrée du restaurant. Un sourire avenant se dessina sur ses lèvres d'un beau rose naturel, tandis qu'un léger courant d'air s'engouffrait par la porte vitrée, que maintenait ouverte une des nombreuses géodes collectionnées par Chuck au fil des ans.

Pendant que je servais Don, Kirby accueillit un groupe de quatre hommes.

— Vous allez arriver à couper votre viande, Don ? demandai-je.

Don n'avait jamais besoin de menu. Il commandait toujours la même chose – salade maison noyée dans de la sauce ranch, pickles frits, steak bleu, et une part du cheesecake chocolat-caramel de Phaedra – et insistait pour qu'on lui serve tout en même temps.

Il glissa sa cravate entre deux boutons de sa chemise et, de ses mains fines qui tremblaient beaucoup, coupa un morceau de son steak. Puis il leva les yeux vers moi et confirma d'un hochement de tête.

Tandis qu'il remerciait le Seigneur pour cette nourriture, j'allai chercher le pichet de thé glacé sur le comptoir et revins le servir, en laissant couler beaucoup de glace dans son verre.

Don but une gorgée et laissa échapper un soupir de contentement.

— Mmmh, Falyn, le thé glacé de Phaedra, c'est vraiment quelque chose...

Sous son menton, la peau était flasque. Ses mains et son visage étaient constellés de taches de vieillesse. Il avait perdu du poids depuis le décès de Mary Ann.

Je souris doucement.

— Je sais. Je reviens vous voir dans un moment.

— Vous êtes la meilleure ! lança-t-il dans mon dos.

Kirby installa le groupe d'hommes à ma dernière table libre. Sur les quatre, trois étaient barbouillés de noir, trempés de sueur, et affichaient le relâchement de ceux qui terminent une rude journée de labeur, satisfaits mais épuisés. Celui qui était propre semblait leur avoir emboîté le pas au sortir de la douche, les cheveux encore mouillés lui tombant devant les yeux.

Seuls les touristes les suivirent du regard. Les gens du coin savaient exactement qui ils étaient et la raison de leur présence ici. Leurs rangers poussiéreux et les trois casques de chantier bleus posés sur leurs genoux, sur lesquels on pouvait voir l'emblème du Ministère de l'Agriculture,

permettaient de le deviner assez facilement : il s'agissait d'une équipe de sapeurs forestiers d'élite, sans doute la division Alpine d'Estes Park.

Les incendies de forêt étaient particulièrement nombreux cette saison, et le service des Eaux et Forêts avait visiblement déployé toutes les équipes disponibles, y compris celles, pourtant lointaines, du Wyoming et du Dakota du Sud. Depuis déjà plusieurs semaines, la ville de Colorado Springs était prise dans la brume. La fumée des incendies qui ravageaient le nord de l'État avait transformé le soleil en boule de feu rougeoyante. On ne voyait plus les étoiles depuis au moins un mois.

— Bonjour, messieurs, dis-je poliment. Que désirez-vous boire ?

— Vous avez de sacrément beaux cheveux, commenta l'un d'eux.

Je baissai la tête en haussant un sourcil.

— Arrête ton char, et commande, Zeke. Si ça se trouve, il va falloir qu'on y retourne très vite, dit l'un de ses collègues.

— Putain, Taylor, calmos ! dit Zeke, avant de s'adresser à moi : Apportez-lui de quoi manger, parce que quand il a faim, il est de mauvais poil.

— Ça devrait être possible, répondis-je, déjà agacée par cette nouvelle tablée.

Le dénommé Taylor me regarda et, l'espace d'un instant, je fus captivée par deux yeux noisette qui dégageaient une vraie chaleur, presque familière. Puis il cilla, et retourna à l'étude du menu.

En général assez mignons, la plupart du temps charmants, et toujours bien bâtis, les sapeurs forestiers qui faisaient une halte dans notre ville étaient des gars avec qui l'on gardait ses distances. Aucune fille respectable ne se serait laissé prendre à fréquenter un de ces jeunes hommes fascinants, courageux et bronzés, et ce pour deux raisons : ils n'étaient que de passage, et ils s'en allaient en vous laissant enceinte ou le cœur brisé. J'avais été témoin de ce

scénario des dizaines de fois, avec les sapeurs, mais aussi avec les pilotes de canadair. Pour ces jeunes gens, que mon père appelait des vagabonds, Colorado Springs était un vivier de jeunes filles assez en manque pour tomber amoureuses d'un homme dont elles savaient qu'il s'en irait.

Je n'appartenais pas à cette catégorie, même si, selon mes parents, j'étais la traînée la plus cultivée de la ville.

— On commence par les boissons ? suggérai-je d'un ton aussi agréable que possible, pensant avant tout au pourboire généreux que ces types laissaient en général.

— Qu'est-ce que tu veux, Trex ? demanda Zeke à celui qui était propre.

Trex me fixa d'un regard inexpressif, entre deux boucles mouillées.

— Juste de l'eau.

Zeke reposa le menu.

— Moi aussi.

Taylor me regarda. Le blanc de ses yeux semblait fluorescent dans son visage maculé de suie. Le brun chaud de ses iris était le même que celui de ses cheveux presque rasés. Son regard était doux, mais ses avant-bras couverts de tatouages suggéraient une existence riche en événements.

— Vous avez du thé glacé ? demanda-t-il.

— Oui. Fait maison. Un thé glacé, alors ?

Il hocha la tête et se tourna vers celui qui était assis en face de lui.

— Qu'est-ce que tu prends, Dalton ?

Dalton fit la moue.

— Ils n'ont pas de Coca Cherry, dit-il avant de lever la tête vers moi. Pourquoi est-ce qu'on ne trouve du Coca Cherry nulle part dans le Colorado, bon sang ?

Taylor croisa les bras sur la table, les muscles de ses avant-bras roulèrent sous sa peau tatouée.

— J'ai fini par m'y faire. Y a pas vraiment d'autre solution.

— Je peux vous en préparer un, proposai-je.

Dalton jeta son menu sur la table.

— Non, c'est pas pareil, grommela-t-il. Je vais prendre juste de l'eau.

Je repris les menus et me penchai vers Dalton.

— Vous avez raison, ce n'est pas pareil. Le mien est meilleur.

En m'éloignant, je les entendis rigoler comme des gamins.

— Waouh, dit l'un d'entre eux.

Sur le chemin du bar, je m'arrêtai près de Don.

— Tout va bien ?

— Oui, dit-il en mâchant son steak.

Il avait presque terminé. Toutes les autres assiettes étaient vides, en dehors de celle du cheesecake.

Je tapotai son épaule amaigrie, et gagnai le bar. Après avoir rempli deux verres d'eau et un de thé glacé, je préparai le Coca Cherry de Dalton.

Phaedra sortit de la cuisine et fronça les sourcils en apercevant une famille, près de l'accueil, qui attendait d'être installée.

— Y a pas une table de libre ? demanda-t-elle en s'esuyant les mains dans le torchon qui lui servait de tablier.

Phaedra était née et avait grandi à Colorado Springs. Chuck et elle s'étaient rencontrés à un concert. Elle était dans sa période hippie, lui essayait d'en devenir un. Ils avaient participé à des rassemblements pour la paix, manifesté contre la guerre, et aujourd'hui, ils possédaient l'un des cafés-restaurants les plus populaires du centre-ville. L'application Urbanspoon avait élu le *Bucksaw Café* numéro un pour le déjeuner, mais si Phaedra voyait des clients attendre, elle le prenait comme un affront personnel.

— On ne peut pas afficher complet et garantir zéro attente, dis-je en mélangeant le sirop de cerise maison au Coca.

Les longs cheveux poivre et sel de Phaedra étaient noués en un chignon un peu maigrichon, et sa peau cuivrée

ridée tirait ses yeux vers le bas. C'était une femme menue, frêle, mais capable de se transformer très rapidement en lionne si on la mettait en colère. Elle prêchait la paix et les petits oiseaux, mais ne laissait absolument rien passer. À personne.

— On ne sera pas complets longtemps si on fait attendre, dit-elle en baissant les yeux, avant de se précipiter vers l'entrée pour s'excuser auprès de la famille et l'assurer qu'une table serait bientôt libre.

La vingt venait justement de régler l'addition. Phaedra courut vers les clients qui se levaient, les remercia, et débarrassa, nettoyant rapidement la table. Puis elle fit signe à Kirby qu'elle pouvait installer la famille.

Je mis les verres sur un plateau et me dirigeai vers mon équipe de sapeurs. Ils étaient encore plongés dans le menu, et intérieurement, je grommelai.

— Je peux prendre la commande, ou il vous faut encore une minute ? demandai-je en posant les verres sur la table.

— J'avais dit de l'eau, râla Dalton en prenant son Coca Cherry avec une grimace.

— Essayez quand même. Si vous n'aimez pas, je vous apporterai de l'eau.

Il but une gorgée, puis une autre. Et ses yeux s'ouvrirent grand.

— Elle disait vrai, Taylor. C'est meilleur que l'original. Taylor me regarda.

— Je vais en prendre un aussi, alors.

— Très bien. Et pour le déjeuner ?

— Panini à la dinde et au piment pour tout le monde.

— Tous les quatre ? m'étonnai-je.

— Tous les quatre, confirma Taylor en me rendant les menus plastifiés.

— Parfait. Je reviens avec votre Coca Cherry.

En chemin, je m'assurai que tout allait bien aux autres tables. Dans la salle comble, les voix résonnaient contre la vitrine et revenaient droit vers le bar où je préparais la boisson. Kirby contourna le comptoir, ses chaussures

crissaient sur le sol carrelé orange et blanc. Phaedra aimait la variété – portraits rigolos, objets vintage, panneaux aux couleurs passées. La déco était très éclectique, comme elle.

— De rien, dit Kirby en remettant sa chemise dans sa jupe.

— Pour la table d'appoint ? Je t'ai déjà dit merci.

— Je parlais des quatre pompiers super sexy que j'ai installés dans ta section.

Kirby avait à peine dix-neuf ans, ses joues affichaient encore la rondeur de l'enfance. Elle sortait avec Gunnar Mott depuis son entrée au lycée et prenait un malin plaisir à essayer de me caser avec tous les hommes à peu près potables et pas au chômage qui passaient la porte du restaurant.

— Non, dis-je simplement. Ils ne m'intéressent pas, alors arrête, avec tes manies d'entremetteuse. Et ce sont des sapeurs forestiers, pas des pompiers.

— Y a une différence ?

— Oui, énorme. Pour commencer, ils ne combattent que les incendies de forêts. Ils crapahutent pendant des kilomètres avec des sacs à dos énormes et un tas d'équipement destiné à arrêter ou retarder l'incendie. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Ils vont partout où il y a le feu ; ils scient les arbres tombés et creusent des fossés pare-feu.

Kirby me regardait fixement, impressionnée.

— Je t'interdis de leur dire quoi que ce soit, dis-je. Je ne plaisante pas.

— Pourquoi ? Ils sont super mignons tous les quatre. Ça te laisse pas mal de chances, quand même.

— Parce que tu es nulle à ce petit jeu. Tu te fiches de savoir s'ils sont mon genre ou pas. En fait, tu me branches avec des mecs pour pouvoir sortir avec eux par procuration. Rappelle-toi la dernière fois. J'ai été coincée avec ce touriste mielleux pendant toute une soirée.

— Il était tellement sexy, dit-elle, songeuse, visiblement happée par ses fantasmes.

— Il était ennuyeux à mourir. Il ne parlait que de lui, de sa salle de gym, et... encore de lui.

Kirby ignore mes réticences.

— Tu as vingt-quatre ans. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à endurer une heure et demie de conversation insipide si c'est pour avoir droit à trois heures de sexe génial ensuite.

— Houla. Houla. On arrête tout de suite, dis-je, imaginant malgré moi une conversation coquine dans laquelle reviendraient les mots « protéines » et « abdos-fessiers ».

Je fis la grimace et secouai la tête en posant le verre de Taylor sur un plateau.

— Falyn ! Pour toi ! lança Chuck depuis la cuisine.

Je me retournai. Sur le passe-plat ouvert entre le bar et la cuisine se trouvaient des assiettes, que je chargeai sur mon plateau. L'auteure et son assistante remarquèrent à peine que je posais devant elles une salade bœuf-feta et un sandwich club au poulet.

— Tout va bien ? demandai-je.

En pleine conversation, l'auteure fit oui de la tête, reprenant à peine son souffle. Je portai le dernier Coca à l'équipe de sapeurs forestiers, mais au moment où je m'éloignais, Taylor m'attrapa par le poignet. Je le fusillai du regard par-dessus mon épaule.

Il fit la grimace devant ma réaction.

— Une paille ? demanda-t-il en me lâchant. S'il vous plaît ?

Lentement, j'en sortis une de la poche de mon tablier et la lui tendis. Puis je fis le tour des autres tables.

Don termina son cheesecake et laissa un billet de vingt sur la table, comme d'habitude. L'auteure en laissa deux. L'équipe de sapeurs arrondit l'addition au dollar supérieur.

— Connards, marmonnai-je.

Le reste de l'après-midi passa sans permettre une seule pause, mais c'était assez courant depuis que le *Bucksaw Café* apparaissait sur le plan des restaurants à ne pas manquer. Au fil des heures, je servis d'autres pompiers, d'autres

sapeurs forestiers, et tous laissèrent de bons pourboires, comme, d'ailleurs, le reste de mes clients. J'en voulus d'autant plus à Taylor, Zeke, Dalton et Trex.

Cinquante et un cents. J'aurais dû leur courir après et leur balancer à la figure.

Dehors, les lampadaires s'allumèrent, éclairant ceux qui se rendaient au bar country-western, une centaine de mètres plus loin. De jeunes femmes, à peine vingt ans en moyenne, marchaient en groupes à petits pas – jupes très courtes, très étroites et talons très hauts –, profitant de cette soirée d'été, même si ici, le mois d'août n'avait pas l'exclusivité des tenues légères. La plupart des habitants de la ville sortaient en tee-shirt dès que le mercure dépassait les 5 °C.

Je retournai la pancarte accrochée à la porte, pour que le mot *Fermé* apparaisse côté rue, mais fis un bond en arrière lorsqu'un visage apparut derrière la vitre. C'était Taylor, de l'équipe de sapeurs forestiers radins en pourboire, et avant même de pouvoir y réfléchir, j'affichai une expression méprisante.

Taylor leva les mains en signe d'excuses et j'entendis sa voix étouffée.

— Je sais, je suis désolé. Je voulais laisser plus, mais on a été appelés sur le terrain, et ça m'est sorti de la tête. Je savais bien qu'aller manger en ville quand on est d'astreinte était une mauvaise idée, mais franchement, la bouffe de l'hôtel, j'en pouvais plus...

Sans les multiples couches de suie et de poussière, il était presque méconnaissable. En tenue normale, j'aurais presque pu le trouver séduisant.

— C'est pas grave, dis-je en tournant les talons pour regagner la cuisine.

Taylor cogna à la vitre.

— Hé ! Madame !

Très lentement, je me retournai et penchai la tête sur le côté.

— *Madame ?*

J'avais quasiment craché ce mot.

Taylor baissa les bras, fourra ses mains dans ses poches.

— Ouvrez juste la porte, que je puisse vous laisser un pourboire. J'ai des remords.

— J'espère bien !

Je lui tournai une nouvelle fois le dos, pour me trouver face à Phaedra, Chuck et Kirby, très amusés par la situation.

— Besoin d'aide ? me lança Chuck.

Je levai les yeux au ciel, et revins à Taylor.

— J'apprécie le geste, mais on est fermés.

— Alors je doublerai la mise la prochaine fois.

— Si vous le dites..., lâchai-je sur le ton de celle qui n'y croit pas une seconde.

— Peut-être que je... heu... pourrais vous inviter à dîner ? Histoire de faire d'une pierre deux coups ?

Je haussai un sourcil. Taylor regarda d'un côté, puis de l'autre. Les passants ralentissaient à sa hauteur, pour tenter de voir de quoi il retournait.

— Non, merci.

Il eut un petit rire.

— Vous réagissez comme si j'étais un connard de haut vol, là. Je veux dire... C'est peut-être un peu le cas, mais vous... vous êtes un peu... déroutante.

— Ah bon ? Donc c'est ma faute si vous n'avez pas laissé de pourboire ? demandai-je en posant une main sur ma poitrine.

— Ben... D'une certaine manière...

Je le fusillai du regard.

— Vous n'êtes peut-être pas un connard, mais vous êtes un sacré casse-couilles.

Lentement, un large sourire apparut sur les lèvres de Taylor, et cette fois, il posa les deux mains à plat sur la vitre de la porte.

— Cette fois, c'est sûr, vous devez dîner avec moi.

— Foutez-moi le camp.

— Falyn ! siffla Phaedra. C'est quoi ce langage, enfin !

D'un geste, j'éteignis l'éclairage extérieur, laissant Taylor dans le noir. La serpillière et le seau jaune que j'avais rempli d'eau chaude savonneuse avant d'être interrompue attendaient toujours.

Phaedra fit claquer sa langue dans ma direction, puis prit ma place derrière la porte, ferma à clé et laissa tomber cette dernière dans la poche de son tablier. Chuck disparut dans la cuisine pendant que Kirby et moi nettoyions la salle.

— Tu vas le regretter, dit Kirby en passant la serpillière sous la table six.

— Ça m'étonnerait.

Je pris un chewing-gum dans ma poche et le mis dans ma bouche. Kirby eut l'air navré. Mais je n'aurais su dire si c'était pour moi, ou simplement parce qu'elle en avait marre de discuter.

Par le biais de mes chers écouteurs, la voix du chanteur de Hinder se fraya un passage depuis mon portable jusqu'au creux de mes oreilles pendant que je nettoyais le sol carrelé. Le manche du balai laissait en général une écharde dans ma main chaque soir, mais je préférais cela à des leçons de piano obligatoire, trois fois par semaine. Je préférais cela à devoir faire un compte rendu systématique de mes allées et venues, à moins de risquer d'être punie en public, et surtout, surtout, je préférais cela à des études de médecine.

Je ne supportais ni d'être malade, ni la compagnie de gens malades. Je détestais les fluides corporels et la physiologie dans tous ses aspects. Les seules personnes qui soutenaient l'idée que je fasse médecine étaient mes connards de parents.

Dans la pause de deux secondes qui suivait la fin de « The Life », j'entendis qu'on frappait à la vitrine qui longeait toute la salle du *Bucksaw Café*. Je me redressai et me figeai, avant de tirer sur le fil de mes écouteurs pour les déloger.

Le Dr William Fairchild, ancien maire de Colorado Springs, se tenait sur le trottoir et continuait de toquer alors que je le regardais.

— Oh, merde. Merde, Falyn... murmura Kirby.

— J'ai vu. Je *les* ai vus, dis-je en posant les yeux sur la petite femme blonde qui disparaissait presque derrière la stature imposante du médecin.

Phaedra se dirigea immédiatement vers la porte, sortit la clé, ouvrit. Mais ne fit pas entrer les deux personnes qui attendaient sur le trottoir.

— Bonsoir, docteur Fairchild. Nous ne vous attendions pas.

Il la salua, retirant son chapeau de cow-boy, et voulut entrer.

— Il faut juste que je parle à Falyn.

Phaedra lui barra le passage en posant sa main sur l'encadrement de la porte.

— Je suis désolée, William. Comme je vous le disais, nous ne vous attendions pas.

William cligna les yeux, puis se tourna vers sa femme.

— Falyn, dit-elle en se hissant sur la pointe des pieds pour voir par-dessus l'épaule de son mari.

Elle portait une robe fourreau grise très élégante, et des escarpins assortis. À en juger par sa tenue, et par le costume-cravate de son mari, je devinai qu'ils étaient en ville pour dîner avec des amis.

Elle fit un pas de côté pour me faire face.

— Tu as un peu de temps pour parler ?

— Non.

Je fis une grosse bulle avec mon chewing-gum, et la laissai éclater.

Les portes de la cuisine s'ouvrirent, et Chuck apparut, les mains et les avant-bras dégoulinants, couverts de mousse.

— Bonsoir, docteur Fairchild. Bonsoir, Blaire.

Cette dernière sembla trouver cela insultant.

— Je suis *aussi* le Dr Fairchild, dit-elle d'un ton qu'elle avait voulu détendu, mais sans succès.

— Ne le prenez pas mal, dit Chuck. Mais vous ne pouvez pas venir ici sans prévenir. Je crois que vous savez pourquoi. Pourquoi ne pas passer un coup de fil, la prochaine fois ? Ce serait plus facile pour tout le monde.

Le regard de Blaire se posa sur Chuck. Comme si elle imprimait son visage dans sa mémoire en prévoyant la façon dont elle allait lui faire payer cet affront.

— Il y a un jeune homme, dehors. Est-ce que c'est toi qu'il attend ? demanda William.

Je lâchai mon balai, écartai Phaedra puis mes parents, et vis Taylor, debout, mains dans les poches de son jean, adossé au coin de l'immeuble, juste après la vitrine.

— Vous êtes encore là ? lançai-je.

Taylor se redressa et ouvrit la bouche.

— C'est l'un de ces routards qui travaillent quand ça leur chante à l'entretien anti-incendies ?

Le rouge, sur les joues de William, et le brillant dans ses yeux me procurèrent une satisfaction que seul le mépris aurait pu égaler.

Taylor fit quelques pas dans notre direction, complètement indifférent à la colère de William.

— Votre père, je présume ?

Je mâchai un peu plus bruyamment, agacée par ces présentations. Blaire détourna le regard, prenant un air dégoûté.

— Vraiment, Falyn, on dirait une vache en train de ruminer.

La seule réponse qui me vint consista en une autre bulle, que je fis claquer contre mon palais.

Taylor tendit la main, sûr de lui.

— Taylor Maddox. Routard au service du gouvernement des États-Unis. Spécialité feux de forêts.

Il redressa le menton, pensant probablement que cela impressionnerait le connard prétentieux qui lui faisait face.

Mais William était trop hors de lui pour ça.

— Un vagabond. Et moi qui pensais que tu ne pouvais pas tomber plus bas. Bon dieu, Falyn...

Taylor remit sa main dans la poche de son jean, serrant les dents, se retenant visiblement de dire le fond de sa pensée.

— Bill, murmura Blaire en regardant autour d’eux, redoutant des oreilles indiscrètes. Ce n’est ni le moment, ni l’endroit.

— Et je préfère le terme *saisonnier*, dit Taylor. J’appartiens à la brigade des sapeurs forestiers d’Alpine, basée à Estes Park.

Je vis ses épaules musclées se contracter tandis qu’il serrait un peu plus les poings dans ses poches. Et j’eus le sentiment que c’était pour les empêcher d’entrer en contact avec la mâchoire de William.

Le mouvement de Taylor attira l’attention de mon père sur ses bras.

— Brigade des sapeurs forestiers, hein ? Et gribouilleur à ses heures perdues, à ce que je vois.

Taylor eut un petit rire, baissa les yeux sur son bras droit.

— Mon frère est tatoueur professionnel.

— Tu ne fréquentes quand même pas ce bon à rien, j’espère ?

Comme d’habitude, mon père exigeait une réponse plus qu’il ne posait une question.

Taylor me regarda, et je souris.

— On s’aime, dis-je en le rejoignant pour l’embrasser à la commissure des lèvres. Je finis à 20 heures demain. Tu passeras me chercher ?

Taylor eut l’air aussi médusé que mon père. Mais il parvint à sourire, et m’enlaça pour m’attirer contre lui.

— Tout ce que tu voudras, bébé.

William ricana, mais Blaire posa doucement une main sur son torse pour lui dire d’arrêter.

— Falyn, il faut qu’on parle, dit-elle en enregistrant mentalement chaque tatouage sur les avant-bras de Taylor, et chaque déchirure sur son jean.

— C'est ce qu'on vient de faire, dis-je, me sentant sûre de moi contre lui. Si j'ai quelque chose à ajouter, je vous appellerai.

— Cela fait des mois que nous ne nous sommes pas vus. Il faut absolument qu'on parle.

— Pourquoi ? Rien n'a changé.

Le regard de Blaire glissa sur moi, sur ma tenue, puis remonta vers mon visage.

— Beaucoup de choses ont changé. Regarde ton accoutrement.

Taylor s'écarta de moi, me dévisagea à son tour, puis secoua la tête pour manifester son désaccord.

Blaire soupira.

— Nous t'avons laissé du temps, et tout le loisir de trouver une solution de ton côté, mais ça suffit. Tu dois revenir à la maison.

— Et bien sûr, tout cela n'a rien à voir avec sa campagne électorale ? demandai-je en désignant mon père d'un mouvement de menton.

Il bomba le torse, indigné. Cette façon d'oser faire celui qui se sent insulté faillit me faire exploser. Je grimaçai.

— Allez-vous-en. Tous les deux. Immédiatement.

William, raide, fit un pas en avant. Taylor se tendit, prêt à me défendre si nécessaire. Chuck avait déjà tenu tête à mes parents, mais avec Taylor, c'était différent. Il me connaissait à peine, et il se plaçait en protecteur, fixant mon père d'un regard dur, le mettant au défi d'avancer. Je ne m'étais pas sentie à ce point en sécurité depuis longtemps.

— Bonne nuit, les doc', lança Phaedra avec son accent du Sud un peu traînant.

Taylor me prit la main et m'entraîna à l'intérieur. Phaedra referma la porte au nez de mon père et verrouilla sous les yeux de Blaire. Quand Phaedra se retourna, mes parents reprirent leur chemin.

Chuck croisa les bras et fixa Taylor, qui baissa les yeux sur moi, malgré mon mètre quatre-vingts.

— Tu as fait ça juste pour emmerder tes parents ?

Je lissai mon tablier avant de répondre.

— Ouais.

— Tu veux quand même que je passe te prendre à 20 heures, demanda Taylor. Ou c'était juste pour la galerie ?

Je jetai un coup d'œil en direction de Kirby, qui semblait ravie du tour que prenait la situation.

— Ça ne sera pas nécessaire.

— Allez, dit Taylor en me décochant un sourire lumineux, creusant une fossette sur sa joue gauche. J'ai joué le jeu. Le moins que tu puisses faire, c'est me laisser t'inviter à dîner.

Je soufflai sur ma frange pour dégager mes yeux, défis mon tablier.

— Très bien, dis-je en me dirigeant vers l'escalier.

— Est-ce qu'elle vient de dire oui ? demanda Taylor.

Chuck rigola.

— Je te conseille de ne pas demander ton reste, là. Ça fait un bout de temps qu'elle n'a pas accepté une invitation.

Je grimpai en courant les marches qui menaient au petit appartement que j'occupais au-dessus du restaurant, et entendis le verrou de la porte cliqueter après le départ de Taylor. Par la fenêtre, je le vis monter dans son pick-up.

Un long soupir entrouvrit mes lèvres. Il était trop mignon, et trop charmeur, et c'était un sapeur forestier. J'étais déjà dans les statistiques nationales des fugueuses, il n'était pas question que je passe dans celle des filles à sapeurs. Un dîner, ce n'était pas si terrible, et il avait raison, je lui devais bien cela. Il m'avait aidée à mettre mes parents hors d'eux.

Mais pour ce qui était de prendre le large, j'avais de l'entraînement. Un dîner, et on n'en parlerait plus.

2

Je passai les doigts sous l'eau fraîche qui coulait du pommeau de la douche. La tuyauterie produisait une musique un peu triste qui résonnait et vibrait entre les cloisons pas très épaisses de mon petit appart vieillot, juste au-dessus du restau. L'eau chaude mettait toujours un temps incroyable à arriver.

La moquette était usée, une odeur de graisse et d'humidité régnait partout si je n'allumais pas une bougie, mais pour deux cents dollars par mois, c'était mon chez-moi. À côté des loyers pratiqués dans cette ville, cet appart était donné.

Les murs étaient encore décorés de quelques panneaux publicitaires, vestiges de la collection hétéroclite ayant appartenu à Phaedra. J'avais quitté la maison de mes parents sans rien d'autre que les vêtements que je portais et mon sac à main Vuitton. Même si j'avais voulu emporter certaines affaires, mon père me l'aurait interdit.

Si le Dr William Fairchild était craint à l'hôpital et sous son propre toit, ce n'était point parce qu'il était grossier ou irascible – ce qui était pourtant le cas. William était un cardiologue de renom dans l'État du Colorado, et surtout, c'était le mari du Dr Blaire Fairchild, l'un des meilleurs chirurgiens cardiothoraciques d'Amérique du Nord, ma mère, et accessoirement la reine des connasses pour certaines des infirmières qui travaillaient avec elle.

Mes parents avaient été faits l'un pour l'autre. La seule personne qui avait toujours fait tache, dans notre famille, c'était moi. Je n'avais pas cessé de les décevoir. En première, au lycée, j'avais rencontré ma meilleure amie, mon réconfort secret, la promesse d'un bon moment sans stress – la bière bon marché. Plus mes parents étaient devenus célèbres et obsédés par leur carrière, plus j'avais soigné ma solitude et ma honte à coups de cannettes. Sans qu'ils remarquent quoi que ce soit.

L'eau commençait à chauffer, et me ramena au présent.
— Ah ben quand même, lâchai-je.

Ma braguette se défit facilement, les boutons étaient usées, et étirées. Comme je m'apprêtais à ôter mon jean, je me rendis compte qu'avec toutes les histoires qui me tournaient dans la tête, j'avais oublié une étape importante de ma routine du soir. Lâchant un juron, je courus jusqu'au placard de ma chambre, me baissai et en sortis une boîte à chaussures – taille 42. Je la portai jusqu'à la cuisine et la posai à côté de mon tablier, sur le Formica imitation granit gris et rose.

Une petite liasse de billets de vingt, et quelques coupures plus petites dépassaient de la poche du tablier que j'avais déjà soigneusement plié. Dans la boîte, à la place d'une paire d'Adidas, il y avait plus de cinq années de lettres, des photos et du liquide. J'y déposai la moitié de mes pourboires du jour et retournai la cacher au fond de mon placard.

De retour dans la cuisine, je glissai le reste de l'argent dans un portefeuille noir acheté dans un bazar peu après avoir vendu mon Vuitton sur Internet. Cent onze dollars. J'aurais le reste de mon loyer à la fin de mon service le lendemain soir. Cette pensée en tête, je souris et jetai le portefeuille sur le comptoir, avant de regagner la salle de bains.

Mon tee-shirt collait à ma peau à cause de la transpiration. Je le retirai, ôtai mes Converse blanches en bout de course, et m'extirpai de mon jean skinny, tirant pour

lui faire passer mes chevilles avant de le jeter dans le coin réservé au linge sale.

J'aimais l'imposant tas qui s'y trouvait, car jamais une chose pareille n'aurait existé dans ma vie d'avant. Avec du personnel à ne plus savoir qu'en faire – il y avait Vanda la gouvernante, plus Cicely, Maria et Ann, les trois bonnes – du linge sale qui traîne en fin de journée aurait forcément signifié le renvoi de quelqu'un. Mon lit était fait dès l'instant où je le quittais, et si je mettais un vêtement au sale, je le retrouvais lavé, repassé et à sa place dans mon placard dès le lendemain.

Ma culotte tomba sur le sol, j'envoyai valser mes chaussettes humides d'un coup de pied, et me glissai sous la douche. Il arrivait que l'eau passe du glacé au brûlant sans prévenir, pour retrouver une température normale ensuite, mais je m'en fichais.

Ma poubelle débordait, j'avais une semaine de retard de lessive et l'évier était plein de vaisselle sale. Et j'irais me coucher sans le moindre remords. Il n'y avait personne ici pour me crier dessus, pour critiquer le désordre, le pan de chemise dépassant de mon jean ou mes cheveux en bataille. Ici, je n'étais pas obligée d'être parfaite. Je n'étais plus obligée de l'être nulle part. Tout ce que j'avais à faire, c'était exister, respirer pour personne d'autre que moi.

Le papier peint jaune de la salle de bains se décollait à cause de la vapeur, la peinture du salon était écaillée et sale, et dans un coin de ma chambre, au plafond, une auréole d'humidité s'étalait un peu plus chaque année. La moquette était aplatie, les meubles plus vieux que moi, mais ces affaires étaient les miennes, aucun souvenir n'y était attaché, aucune obligation non plus.

La graisse et la sueur enfin nettoyées, je sortis et m'enveloppai dans une grande serviette jaune. Brossage de dents, lait hydratant, chemise de nuit. Je regardai exactement six minutes d'infos, juste assez longtemps pour attraper la météo, puis me glissai dans mon grand lit pour feuilleter

un magazine foncièrement sans intérêt avant de m'endormir. Ma routine du soir était bouclée.

Le service du petit déjeuner commencerait moins de dix heures plus tard au *Bucksaw Café*. Ma journée serait la même, comme toutes les autres excepté le dimanche et, parfois, le samedi, quand Phaedra insistait pour que je fasse autre chose. Mais le soir, ce serait un peu différent, il faudrait que je survive à un dîner avec le glandu des forêts, que je l'écoute me raconter à quel point les haches et les tatouages étaient des trucs cool, et que je me conduise en petite pétasse insupportable pour qu'il reste à distance jusqu'à son retour à Estes Park.

Quelqu'un toqua à ma porte, et je sursautai. Dressée sur un coude, je regardai autour de moi, comme si cela allait m'aider à mieux entendre.

— Falyn ! dit Kirby. Gunnar va être en retard ! Laisse-moi entrer !

Je quittai en grognant le confort de mon lit, traversai le salon jusqu'à la porte. À peine avais-je défait le verrou que Kirby entra, encore en tenue de service, un gobelet de soda à moitié plein à la main.

— Tu crois que c'est possible de tout aimer chez quelqu'un, et de tout détester à la fois ? demanda-t-elle en claquant la porte, manquant de me heurter la tête.

Elle tira sur la paille qui dépassait de son gobelet, et s'appuya contre ce qu'il y avait de plus près, le côté de mon frigo.

— C'est la deuxième fois qu'il est en retard cette semaine.

— Peut-être que tu devrais arrêter de lui prêter ta voiture.

— Sa camionnette est chez le garagiste. Encore.

Le regard de Kirby se promena sur ma chemise de nuit en coton violet, et elle éclata de rire.

— Drôlement sexy, ta nuisette, mamie !

— La ferme, dis-je en faisant quelques pas pour me voir dans le miroir.

En fait, ma chemise de nuit était un tee-shirt XXXL. Qui n'avait rien de vieillot.

Je lui proposai de s'asseoir et, sans y penser, remontai mes cheveux encore humides. Ondulés, ils étaient suffisamment longs pour me couvrir la poitrine si un jour je me retrouvais coincée nue en public. Quand j'étais stressée ou que je m'ennuyais, ils m'occupaient les mains. Ils me servaient aussi de cape d'invisibilité. Un seul mouvement du menton, et un voile auburn descendait entre un regard malvenu et moi.

En général, les hommes mentionnaient soit mes cheveux soit mes yeux. Lequel des deux en premier, là, impossible de savoir. Mes yeux n'étaient pas aussi rapprochés que ceux de Kirby, mais ils étaient aussi en amande, avec des paupières légèrement tombantes. J'avais suivi des dizaines de tutos sur YouTube, mais rien à faire, l'application de l'eye-liner restait une épreuve que j'avais décidé de ne plus m'infliger. D'une manière générale, je trouvais que se maquiller était une perte de temps, et je n'avais jamais maîtrisé cet art, mais pour une raison restant pour moi une énigme, la forme de mes yeux combinée à leur couleur vert clair était souvent un objet de discussion avec mes clients réguliers. Juste un peu plus fréquent que les taches de rousseur qui parsemaient mon nez.

Kirby fit comme chez elle, se laissa tomber sur le canapé confortablement calée par les coussins.

— J'adore ce vieux canapé. Je crois qu'il est plus vieux que moi.

— Plus vieux que nous deux, tu veux dire.

L'appartement était meublé, je n'avais dû acheter que mon lit. Il m'avait fallu un bout de temps avant de pouvoir économiser suffisamment pour un matelas et un sommier, et j'avais dormi sur le canapé un certain nombre de nuits. Une tête de lit me semblait superflue, mes pourboires ne servaient qu'à acheter le nécessaire.

Je m'assis dans le fauteuil pivotant recouvert d'un tissu orange qui grattait, et regardai Kirby tirer sur sa paille.

Elle leva le bras pour regarder la jolie montre fine à bracelet noir qu'elle portait au poignet, et poussa un soupir théâtral.

— Je le déteste.

— Mais non.

— Je déteste attendre. J'ai l'impression que ça résume ma relation avec Gunnar – attendre.

— Il t'adore. Il prend ces cours du soir pour décrocher un bon boulot et t'offrir tout ce que tu voudras quand tu seras sa femme. J'ai connu pire.

— T'as raison. C'est le mec le plus sexy de la ville – en dehors de ton nouveau jouet. Tu vas vraiment aller dîner avec lui ?

— Un restau gratos ? Je peux pas laisser passer ça.

— Tu manges gratos au boulot tous les jours. Juste en dessous de chez toi, en plus, rétorqua Kirby.

Le minuscule diamant qu'elle avait dans le nez scintilla à la lumière. Ce petit nez délicat allait parfaitement avec le reste de sa silhouette tout en finesse. Même ses pieds étaient délicats. Un trente-six tout au plus. Elle était bâtie comme une pom-pom girl et avait un sourire de Miss America. Elle aurait pu être top model ou actrice, mais elle était serveuse à Colorado Springs.

— Qu'est-ce que tu fais encore ici ? demandai-je, ignorant sa remarque.

Elle fit une grimace.

— Oups. Désolée, Falyn. Je vais aller attendre en bas. Je l'attrapai par le bras comme elle se levait pour partir.

— Mais non, idiot !

Elle se rassit, interloquée.

— Je voulais dire : comment ça se fait que tu n'aies pas encore quitté cette ville ?

— Oh. J'aime bien la vie ici, répondit-elle en haussant les épaules. Et Gunnar est encore étudiant. Ses parents paieront tant qu'il restera à la maison et les aidera au ranch.

— Il va quand même postuler pour la formation d'assistant médical à Denver ?

— Oui. C'est pour ça qu'il reste ici pour le moment. Pour pouvoir obtenir son transfert facilement.

— Tu veux dire pour rester près de toi.

— C'est plus économique, c'est tout. Ensuite, on s'installera à Denver. J'espère que je trouverai des horaires aussi souples qu'ici, pour pouvoir travailler pendant qu'il ira en cours.

— Je suis sûre que c'est possible. Denver, c'est... ben c'est la ville, quoi. Tu auras le choix.

Elle ouvrit de grands yeux pleins d'espoir.

— T'es allée où, toi ?

Je sentis que mon expression s'assombrissait malgré moi.

— J'ai fait prépa médecine à Dartmouth. Enfin, c'était l'idée de départ.

— Mais ça t'a pas plu ?

— C'était une année géniale.

— T'as fait qu'un an ? À t'entendre, on dirait que c'était il y a des siècles.

— Juste un an, oui. Et oui, c'est l'effet que ça me fait aussi.

Kirby suivit le bord de son gobelet du bout de l'index.

— T'es revenue depuis combien de temps ? Deux ans ?

— Quatre.

— Je bosse avec toi depuis un an, et tu n'en as jamais parlé. C'est à cause de tes parents, c'est ça ?

Je haussai un sourcil.

— Ben dis donc, il t'en a fallu, du temps, pour poser la question.

— Quand je me suis dit qu'on était enfin assez proches pour aborder le sujet, j'ai eu peur de ce que tu allais me dire.

— Il n'y a rien à dire.

— T'essaies de me rassurer, c'est ça ? Parce que s'il t'est arrivé un truc là-bas, tu peux m'en parler, tu sais. Je n'en parlerai à personne, même pas à Gunnar.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
Par CPI BOOKS IBERICA
Le 2 janvier 2017.

Dépôt légal : janvier 2017.
EAN 99782290124192
OTP L21EDDN000847N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion